

les plaisanteries sont si rares sur les lèvres de M. Arbuton ! Quelle heureuse vie, dis-je, que celle d'un peintre ! elle vous donne le privilège de mener une vie nomade, et vous pouvez courir le monde, voir tout ce qu'il renferme de beau et de curieux, et personne n'a le droit de vous blâmer. Je me demande pourquoi ceux qui peuvent le faire n'apprennent pas à peindre. M. Arbuton me prit au sérieux et répondit que pour parvenir à peindre il fallait autre chose que le loisir de pouvoir le faire, que la plupart des dessinateurs étaient une véritable plaie avec leurs cahiers d'ébauches, et qu'il avait vu trop souvent les tristes effets de cette manie de dessiner des statues. Je me trouvais encore avoir tort comme toujours. Pourtant, vous me comprenez, ce n'est pas que je voulusse apprendre le dessin ; j'aurais seulement désiré être peintre, pour aller çà et là dessiner les vieux couvents, m'asseyant sur des chaises volantes pendant les belles après-midi, et badinant gaiment avec tout le monde. Il ne pouvait pas comprendre cela, mais l'artiste le comprenait, lui. O Fanny, si j'avais pris le bras de ce peintre plutôt que celui de M. Arbuton sur le bateau, le premier jour de notre rencontre ! Mais le pis, c'est qu'il fait de moi une hypocrite, une personne lâche et dépourvue de naturel. Je voulais m'approcher du peintre et examiner son ouvrage ; mais j'avais honte d'avouer que je n'avais pas encore vu un dessin original de ma vie. Je m'aperçois que je deviens honteuse ou que je semble honteuse d'une foule de choses tout à fait innocentes. Il a le don de paraître ne pas croire possible qu'aucun de ceux qui l'entourent puissent différer d'opinion avec lui. Et pourtant je diffère avec lui. Je diffère autant avec lui que ma vie diffère de la sienne. Je sais que j'appartiens à l'espèce de gens qui ne lui vont pas, et que je suis à ses yeux quelque chose d'irrégulier, d'incorrect et d'anormal ; et, bien qu'il soit plaisant de l'entendre me parler comme si je devais avoir pour ses idées les mêmes sympathies qu'elles pourraient rencontrer chez une jeune fille de fortune, cela me vexe et m'humilie. Jusqu'à ce moment, Fanny, puisque vous voulez le savoir, voilà le principal effet que M. Arbuton a produit sur moi. Je suis graduellement entraînée et poussée, par la crainte, dans la tromperie, les stratagèmes et l'inconséquence.

Mme Ellison ne trouvait pas tout cela si grave.

Elle était de ces femmes qui aiment la brusquerie chez les hommes, pourvu que celle-ci ne s'attaque ni à leur beauté ni à leurs charmes à elles.

Elle ne crut pas cependant devoir entrer en discussion sur ce sujet, et dit simplement :

— Mais, Kitty, vous devez sûrement trouver chez M. Arbuton bien des choses dignes de respect.

— De respect ? mais sans doute. Seulement le mot respect n'est pas tout à fait ce qui convient à quelqu'un qui se croit sacré. Dites vénération, Fanny, dites vénération !

Kitty s'était levée, mais d'un geste suppliant Mme Ellison la fit rasseoir.

— Ne partez pas, Kitty ; je suis loin d'avoir fini. Il faut que vous me disiez encore quelque chose. Vous m'avez trop bien fait venir l'eau à la bouche. Je suis sûre que vos promenades ne sont pas toujours aussi désagréables. Vous en êtes souvent revenue enchantée. De quoi causez-vous généralement ? Voyons, donnez-moi quelques détails pour une fois.